

► Venu du Cabinda pour ses études, le P. Joao Maria Futi a séduit ses nouveaux paroissiens

La rentrée française d'un prêtre angolais

Ce dimanche matin, dans la grande église de briques où, pour la première fois, il va présider l'office, le P. Joao Maria Futi ne semble pas tout à fait à l'aise. Dans son aube verte, il tâtonne, hésite, regarde ici et là. Le trac. «*Il y a un proverbe, chez moi, qui dit: "une nouvelle poule, dans une maison, elle traîne les ailes"*», lâchera-t-il, plus tard, dans un grand sourire. Pour l'heure, il entame la lecture d'un passage de l'Évangile de Matthieu sur le pardon. Au début, le prêtre cherche sa voix, mais rapidement, il retrouve le ton convaincant qu'il ne quittera plus. Car le P. Futi n'est pas un débutant; il a derrière lui vingt ans de sacerdoce, un style bien rodé, et l'expérience d'importantes responsabilités. Et si celui qui se présente comme «*un simple prêtre, votre serviteur*» célèbre alors sa première messe en français dans cette église Notre-Dame-du-Rosaire, dans le 14^e arrondissement de Paris, il a déjà été le prêtre de cinq autres paroisses.

Comme lui, quelque 800 prêtres étrangers exercent un ministère en France, selon un décompte réalisé en 2000 par l'antenne française des Œuvres pontificales missionnaires (OPM). Beaucoup de ces prêtres sont des étudiants, et c'est le cas du P. Futi, venu travailler, à la Catho de Paris, la théologie biblique et les Écritures saintes. Il a pour mission de maîtriser suffisamment d'hébreu et de grec pour traduire, à son retour, la bible en ibinda, une langue jadis interdite par l'ancien colon portugais. C'est celle que parlent les habitants du Cabinda, une enclave de l'Angola de la taille du département du Cher, coincée entre les deux Congos. Le territoire contient 60 % du pétrole angolais, ce qui lui vaut le surnom de «*Koweït de l'Afrique*». L'Angola y livre une guerre

Le P. Futi n'est pas un débutant; il a derrière lui vingt ans de sacerdoce, un style bien rodé, et l'expérience d'importantes responsabilités.

féroce contre les séparatistes, dont le P. Futi a été victime: accusé d'être «*un politicien*», lui qui n'a jamais été membre d'aucune organisation, il a été «*battu, tabassé, par des agents de l'ordre rudes et violents*», il y a une dizaine d'années.

De retour de douze ans d'exil, après la guerre civile, Joao Maria Futi a été ordonné au Cabinda en janvier 1989. Il y a développé, «*à côté du ministère pastoral, un service social, très demandé par une population déboussolée*», et travaillé à donner «*des signes d'espérance. C'est dans ce rôle-là qu'on m'a accusé d'être un politicien*», explique-t-il. En 2000, le P. Futi devient deuxième secrétaire général adjoint du Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar. Une expérience «*très riche, qui amène à comprendre la complexité des problèmes*», et qui remplit son passeport de dizaines de visas.

Mgr Paulino Fernando Madeca, l'évêque du Cabinda qui l'a envoyé étudier en France, est élogieux: il est «*sérieux, spirituel, droit*», je lui fais «*entièrement confiance*». Joao Maria Futi doit passer au moins quatre ans en France pour gagner les compétences nécessaires à son beau projet de traduction biblique. Lors de son premier prêche, à Notre-Dame-du-Rosaire, il l'a bien précisé aux fidèles: «*Après mes études, je retournerai définitivement dans mon pays.*»

Le prêtre a clairement touché du doigt le racisme, à son arrivée en France: «*J'ai vu beaucoup de regards de suspicion*, explique-t-il. *La première semaine, dans une église où les gens ne savaient pas tous que je parlais français, une femme a dit au prêtre du lieu: "Il faut lui dire de rentrer chez lui."*» Il revient sur le sujet, à mots feutrés, lors de son premier sermon dans sa nouvelle paroisse. «*Si tu pointes du doigt quelqu'un, regarde ta main: trois doigts sont dirigés vers toi, et un hésite, lance le prêtre. Alors, plutôt que de pointer du doigt, aie le courage de parler seul à seul avec ton frère.*» Le



Le P. Futi dans l'église Notre-Dame-du-Rosaire. Le prêtre doit passer quatre ans en France.

prêcher, ensuite, évoque le pardon et, la messe finie, il s'élançait à la rencontre de ses ouailles. «*C'est un geste qui montre que le prêtre n'est pas distant mais disponible. Si l'Église peut sortir des*

De plus en plus de prêtres étrangers en France

■ «*Une explosion.*» C'est par cette image que le P. Jean-Marie Aubert, secrétaire de la commission épiscopale de la mission et à l'origine d'une enquête, en 2002, sur les prêtres étrangers en France, qualifie leur augmentation depuis trois ans. Ils seraient plus de 1000 aujourd'hui en service pastoral, alors qu'ils étaient 846 en 2002 (dont 521 prêtres diocésains et 328 prêtres religieux), sans compter 350 prêtres étudiants. En 2002, 57 % de ces prêtres étrangers en France pour quelques années venaient d'Europe de l'Est (Pologne majoritairement) et du Sud, et 43 % d'Afrique noire. «*Actuellement, c'est surtout le nombre de prêtres africains et asiatiques qui augmente*», précise le P. Aubert. Si ces prêtres étrangers étaient surtout présents dans les diocèses urbains, on en trouve de plus en plus en diocèses ruraux.

discours, rendre concrète l'option pour les pauvres en allant vers eux, beaucoup de ses problèmes ne se poseraient pas», relève-t-il.

Les paroissiens, eux, sont ravis. «*Je l'ai trouvé très surprenant, très très bien, sourit André, 52 ans. Très direct, le sens du concret et de l'humour... qui manquent trop souvent. Il est très prometteur.*» «*Il est super-intéressant, s'enthousiasme Cynthiane, 20 ans, d'origine angolaise. Il va nous apprendre beaucoup de choses. C'est à nous de bien l'utiliser!*» Pascale pense «*qu'il est très riche et intéressant*». Et Renaud admire «*ses images, très parlantes, beaucoup plus qu'un long discours*».

Le P. Futi a pu se rendre compte des nombreuses différences qui séparent son pays de la France. Du contact, plutôt froid ici – «*Je peux compter le nombre de personnes que j'ai touchées depuis mon arrivée!*» – à la notion de temps: «*On nous critique parce que nous abusons avec le temps; mais nous en sommes maîtres...* lance-t-il. *Les messes durent autant que l'on veut, avec allégresse, comme les visites et les au revoir. Nous savons partager entre cette exigence et cette liberté.*» Mais si le jeu des différences est intéressant, il a ses limites, et peut être dangereux. «*Je vous demande de ne pas juger les prêtres africains, ni l'Afrique, à partir de moi, et de ne pas me juger à partir d'eux, dit, très sérieusement cette fois, le P. Futi. Il faut juger chacun selon ses actes.*»

GUILLAUME BARROU

UNE IDÉE POUR AGIR

Faire de la télé autrement

■ S'approprier les médias pour faire «de la télé autrement». Cette idée pour le moins utopique germe en 2002, elle se concrétisera grâce à la rencontre entre un cameraman sorti d'une école de journalisme, un réalisateur petit-fils de Marcel Pagnol et un conseiller d'éducation à la fibre militante. L'association prend le nom de Métazone et s'installe dans le 4^e arrondissement de Paris. Après un an et demi de maturation et de «réunionite» propre à toute association en gestation, le noyau s'élargit, et le théâtre du Point-Virgule offre ses planches pour une première projection. Un petit monde d'étudiants et d'artistes, mais aussi de gens de tous les horizons et de tous les âges, se met à graviter autour de Métazone. Petits financements et système D font le reste et l'utopie prend forme, malgré la qualité parfois inégale des projections.

«*Comme les radios libres dans les années 1980, les télé associatives ont créé un réseau de diffusion alternatif. Mais contrairement à elles, Métazone n'est pas une*

■ **Nous cherchons à faire entendre ce qui tombe dans le silence et n'intéresse pas les médias.** »

télé militante. C'est une télé participative de proximité, que chacun peut intégrer et quitter librement. Plutôt que d'être confinés dans leur appartement devant leur

écran, les spectateurs de Métazone sont réunis dans un lieu public et invités à débattre à la fin de la projection, en présence des auteurs des films», explique Macha Mieg, actuelle présidente de Métazone. L'association ne diffuse pas en continu sur un canal, mais une fois par mois dans les lieux qui veulent bien l'accueillir.

Au programme, des courts métrages, des films d'animation, des reportages sur des sujets de société, des associations, des artistes contemporains ou des lieux. Et il n'est pas rare de voir des spectateurs décider de passer derrière la caméra.

«*Nous ne pouvons pas coller à l'actualité, mais nous ne sommes pas non plus un ciné-club, car notre démarche est celle du reportage. Nous sommes une télé qui se déplace*», précise Macha. Métazone ne se veut pas contestataire. «*Nous voulons être subversifs, mais pas sur le mode de la provocation. Nous sommes une force de proposition, nous cherchons à faire entendre ce qui tombe dans le silence et n'intéresse pas les médias, mais aussi et surtout à faire connaître les jeunes artistes.*» Métazone a conclu un partenariat avec la mairie du 4^e arrondissement qui lui permettra d'organiser samedi l'événement Nuit blanche dans les locaux de la mairie, sur le thème de la vidéosurveillance. Avis aux amateurs de mise en scène audiovisuelle.

HÉLÈNE DUVIGNEAU

www.metazonetv.org
Contact: 06.85.30.46.86.